

Entretien avec Fatoumata Fathy Sidibé
Présidente du comité belge « Ni Putes Ni Soumises »
Journaliste, Auteure du roman «Une Saison Africaine», Présence africaine 2006.
Responsable de projets au Centre régional du Libre Examen de Bruxelles

Solidarité Socialiste : Fatoumata, pouvez-vous nous raconter le parcours de vie qui vous amène à la Présidence de l'antenne belge de ce mouvement à l'intitulé pour le moins provocateur « Ni Putes, ni Soumises » ?

Je suis originaire du Mali d'une famille de tradition musulmane de 10 enfants, 5 filles et 5 garçons, je suis la quatrième. Nous avons eu la chance d'être tous scolarisés, et, encore plus remarquable, nos parents aussi, en tant qu'aînés de leur famille respective. Mon père, qui est né en 1927, a étudié en France et a ensuite mené une carrière diplomatique. Il a été amené à travailler à l'Ambassade du Mali en Belgique où j'ai vécu entre l'âge de 2 et 7 ans. Nous avons également séjourné en Allemagne et ensuite, entre ma 9^e et ma 17^e année, nous sommes retournés au Mali. La vie estudiantine de Bamako a été marquée, fin des années 70, par de grandes manifestations estudiantines qui ont débouché en 1980 sur une grande grève. Celle-ci a donné lieu à des émeutes sanglantes, à la suite de quoi le secteur de l'éducation s'est retrouvé complètement paralysé. C'était une époque très mouvementée : meetings, manifestations; c'était ma première expérience de la vie associative et militante. Les lycées ont finalement été fermés pendant toute une période et c'est ainsi que je suis arrivée chez ma sœur aînée restée à Bruxelles et qui habitait, par un étrange hasard, ...rue Coenraets ...à deux pas d'ici (de la Maison de la Solidarité, ndlr). J'ai fait des humanités scientifiques industrielles et puis je me suis inscrite à la Faculté des Sciences Economiques et sociales à Louvain-la-Neuve. Je n'ai pas pu rentrer au Mali pendant quatre ans, car vu le contexte socio-politique et mon passé d'étudiante militante, je courais de sérieux risques, et mes parents eux-mêmes s'y opposaient. C'est l'époque aussi où l'immigration devenait difficile, la Belgique avait fermé ses frontières à l'immigration. Rétrospectivement, je me dis que j'aurais pu demander le statut de réfugiée politique. Mais je ne l'ai pas fait, j'avais un statut d'étudiant et je travaillais en même temps; ce fut aussi une expérience de vie et de lutte, que beaucoup d'étudiants étrangers ont connue.

Comment débute votre carrière littéraire ?

Malgré des études scientifiques à la base, j'ai toujours été mordue de littérature, et l'écriture me tentait beaucoup. Sous l'impulsion d'un de mes professeurs, j'écris mon premier article sur les Bibliothèques africaines dans *Ulysse*, la Revue du voyage culturel. Vers la même époque, en 1991, je fais une rencontre importante à la Foire du Livre de Bruxelles (qui avait alors lieu dans la Tour Rogier) : Ibrahima Baba Kaké, une grande figure de la résistance guinéenne, historien, professeur qui me conseille de proposer un article, "*Les femmes intellectuelles africaines et les carcans de la tradition*" à *Amina*, «le Magazine de la Femme Africaine» (http://www.amina-mag.com/boutique/amina-442_34.html) qui est une revue féminine née dans les années 70, pas élitiste du tout, mais assez unique en son genre. On y traite de tout: mode, bien sûr, mais aussi littérature, musique, secteur informel, associatif, toutes sortes de sujets de société. C'est un magazine féminin, mais on sait que près de 30% de son public est masculin. Mon article a été accepté et publié dans leur Tribune Libre. J'ai récidivé quelques mois plus tard avec un papier intitulé "*Excision et infibulation : pourquoi saccager le sexe des femmes ?*". C'est ainsi que j'ai occupé quelques tribunes libres dans le magazine *Amina* jusqu'en 1994 où l'on m'a proposé d'animer une rubrique mensuelle, "Lettre de

Belgique" (auparavant, *Amina* ne proposait que des articles venus d'Afrique ou de la diaspora vivant en France). J'y présentais des portraits de femmes africaines vivant en Belgique, actives dans le domaine de la politique, de la littérature, de la musique, etc., occasion de mettre en avant le dynamisme des femmes de la diaspora. Parallèlement à mon travail quotidien dans une boîte de communication multimédia, j'ai continué à écrire pour une série de magazines parmi lesquels : *Femmes d'Aujourd'hui*, *Négrissimo*, *Noir sur Blanc*, *Traditions*, etc.

Qu'est ce qui vous amène vers la problématique des relations Nord-Sud à un moment de votre carrière ?

Déjà à l'Université, en Sciences Eco, j'avais eu quelques cours portant sur les relations N/S. Il faut dire aussi que, depuis 1986, tous les deux ou trois ans, je rentrais au Mali. Je m'étais alors sentie inspirée par l'écriture d'un roman sur ce thème. C'est donc dès cette époque que j'ai écrit les premières pages d'«Une Saison Africaine», que j'ai abandonné ensuite pour un temps... Mais en dehors des magazines féminins et culturels, j'avais aussi commencé à collaborer avec la presse associative et ONG, comme *Demain Le Monde*, *Défis Sud*, *Hémisphère Sud*, etc. Je me suis alors davantage impliquée dans des collaborations qui portaient sur la question du développement. J'ai eu l'occasion de collaborer au Fonds Ingrid Renard sur des projets portant sur la question de la femme dans un premier temps, et puis avec Médecins du Monde également. C'est au cours d'une mission d'un mois au Mali avec cette ONG, que j'ai eu un gros choc. Je me suis aperçue qu'en tant qu'Africaine rentrant au pays, je n'avais aucune crédibilité dans le domaine du développement. Cela m'a pas mal perturbée. Un peu plus tard, lorsque la boîte de communication où je travaillais a fait faillite, je me suis cherchée pendant un an et je me suis remise à mon roman. Je l'ai envoyé à six maisons d'édition et Présence Africaine l'a accepté. Cela a pris du temps mais il a fini par être publié en 2006.

Pas de reconnaissance en tant qu'agent de développement travaillant dans votre pays d'origine; et en tant que femme africaine écrivain, qu'en a-t-il été ?

Ah, là, ça a été tout à fait différent ! A l'occasion de la parution de mon livre, j'ai été invitée au Festival «Etonnant Voyageur» en novembre 2006. C'est un festival français, mais il m'a donné l'occasion de présenter mon roman dans mon pays natal. J'ai eu la chance de passer une semaine à Tombouctou, en compagnie d'un autre auteur. Là, j'ai senti une réelle reconnaissance de mon travail; j'ai eu le sentiment d'avoir accompli quelque chose pour ma patrie et pour moi-même. Ça a été une expérience extraordinaire.

Vous êtes de tradition musulmane, avez étudié à l'Université de Louvain-la-Neuve et vous retrouvez à travailler au Centre du Libre Examen. Comment analysez-vous ce cheminement ?

En fait, je n'ai pas le sentiment d'avoir changé ou évolué dans un sens. On a l'impression que les choses existent lorsqu'on les nomme; mais en fait j'existais et j'étais déjà ce que je suis avant de l'exprimer. Je pense que j'ai toujours porté un regard féministe sur le monde même lorsque je savais à peine ce qu'était le féminisme. J'ai compris un peu mieux ce que cela pouvait être lorsque j'ai travaillé dans le secteur de l'insertion professionnelle et que j'ai été amenée à travailler avec des femmes en recherche d'emploi. De même, lorsque j'ai répondu à l'offre d'emploi du Centre du Libre Examen où ils étaient en recherche d'une personne pour l'organisation de colloques et de conférences, je n'avais qu'une vague idée de ce qu'était le «Libre Examen», qui me venait par des amis étudiants à l'ULB. D'ailleurs, la question qu'on m'a posée lors de l'entretien m'a assez étonnée : « Pourquoi avez-vous fait vos études à l'UCL ? ». En fait, la réponse était très simple : au départ, j'avais voulu m'inscrire à l'ULB,

mais on m'avait répondu que je me présentais administrativement six mois trop tard. Je me suis alors tournée vers l'UCL où j'ai été acceptée ; voilà tout ! Mais le fait qu'on me pose la question m'a interpellée. Par la suite, je me suis très vite rendu compte que ce que je rencontrais dans ce milieu, c'était mes propres valeurs. La laïcité par exemple, en avait toujours fait partie. J'y retrouvais également ma propre vision du féminisme, au travers de la dimension femmes. Depuis 2002, je suis responsable de projets au Centre régional du Libre Examen de Bruxelles. Outre l'organisation de colloques et de conférences, nous menons des études et produisons des publications concernant la problématique des femmes issues de l'immigration. En 2006, j'ai notamment coordonné avec le Centre du Libre Examen trois ouvrages consacrés aux associations de femmes plurielles. C'est d'ailleurs après la publication de mon roman, écrit des années auparavant, que j'ai réalisé le lien entre des choses que je n'avais pas mises en rapport au départ.

Et c'est à ce moment que vous retrouvez « Ni Putes Ni Soumises » ?

2005 représente une nouvelle étape importante pour moi. Je participe alors à une conférence au Centre Communautaire Laïc Juif de Belgique sur le thème : « *La laïcité en tant que rempart contre les intégrismes. La lutte contre l'antisémitisme, la misogynie et l'homophobie au cœur de l'engagement antiraciste.* » C'est à partir de cette rencontre et de celle avec Pierre Efratas, qu'est né mon engagement au mouvement international « Ni Putes Ni Soumises ». J'ai trouvé là un discours militant, engagé, un nouveau souffle féministe qui rencontrait pleinement mes propres aspirations. J'avais d'ailleurs auparavant l'idée d'un colloque que je n'ai pas encore pu concrétiser jusqu'à aujourd'hui mais dont le titre serait « Le Féminisme est mort, Vive le Féminisme ... ! » Avec Pierre Efratas, nous avons décidé de créer un comité « Ni Putes Ni Soumises » en Belgique. Ensuite, il y a eu deux beaux coups médiatiques : le Prix de la Citoyenneté de P&V décerné à Fadela Amara, Présidente-Fondatrice du mouvement en France et sa nomination en tant que Docteur Honoris Causa de l'ULB en novembre 2005. Le comité belge a été officiellement créé en juillet 2006 et j'en assume la présidence

En quoi ce mouvement vous attire-t-il davantage que d'autres courants féministes pré-existants ?

Pour moi, le féminisme passe avant tout par la question de l'égalité. Le mouvement « Ni Putes Ni Soumises » représente un vrai projet de société. Il dépasse la spécificité femme en replaçant les femmes au cœur de différents enjeux. Il faut rappeler qu'il est né en France à partir de la mobilisation contre les violences faites aux femmes dans les cités. Nous basons notre engagement sur trois piliers : la laïcité, la mixité et l'égalité. On ne peut pas lutter contre les violences sans lutter contre l'intégrisme, l'obscurantisme, la misogynie, l'antisémitisme, la discrimination et l'homophobie. Il s'agit d'un seul et même combat. Mais sur tous ces fronts là, ce qui est sûr, c'est que ce sont les femmes qui sont toujours les plus atteintes. Les femmes sont au sein de tous les enjeux ; elles sont le baromètre de nos sociétés. Premier pilier, la laïcité, donc, parce que pour nous, l'émancipation n'est possible que dans un cadre laïque, celui de l'Etat de Droit. Nous parlons bien de laïcité et non pas d'athéisme. Il s'agit de garantir la séparation du religieux et du public tout en conservant intacte la liberté philosophique et confessionnelle. Nous envisageons le second axe, celui de l'égalité, comme celle qui doit exister entre tous les citoyens. Nous ne parlons pas d'égalité entre différentes communautés ou minorités. Nous revendiquons l'égalité de tous les citoyens quels qu'ils soient ; nous luttons donc contre toutes les situations de discriminations et de non-droit. Enfin, en ce qui concerne la mixité, nous l'entendons comme mixité sociale, culturelle et, bien évidemment, de genre aussi. Nous sommes contre toute forme de cloisonnements ; car ce sont eux qui engendrent les dysfonctionnements et la violence. C'est pourquoi je disais qu'il s'agit

bien là d'un véritable projet de société. Dans ce mouvement féministe-ci, les femmes portent une parole laïque, mais les hommes sont également présents, y compris en tant que membres et nous prônons cette mixité. D'ailleurs, je pense que je ne me serais pas engagée dans un mouvement dont les hommes sont exclus. Je pense que les luttes féministes étaient un peu en train de s'essouffler ou de perdre de leur sens pour les nouvelles générations. On ne sentait plus la présence d'un mouvement féministe populaire avec des messages porteurs. En voici un au nom et aux slogans provocateurs, qui dérangent, qui interpellent, et qui séduisent aussi. Le discours est clair, sans ambiguïté et sans compromis. Il revendique le droit pour tout citoyen de s'exprimer dans le débat politique et social.

Pensez-vous que ce discours et ces slogans soient recevables par les femmes ailleurs qu'en Occident ? Le porteriez-vous tel quel au Mali, par exemple ?

J'ai eu l'occasion de parler de ce mouvement dans les lycées que j'ai visités au Mali et j'ai pu constater, avec une certaine surprise, que ce slogan provocateur remportait beaucoup de succès auprès de cette nouvelle génération qui est sur la voie de l'émancipation, y compris auprès des garçons. Les jeunes filles ne veulent plus être confinées comme leurs grandes sœurs et leurs mères. Déjà, de mon temps, à l'époque de nos luttes estudiantines, nous disions : « Si ceux qui portent des culottes n'y parviennent pas, celles qui portent des pagnes y arriveront ! ». L'esprit de rébellion existe déjà aussi chez la génération antérieure, mais cela revêt d'autres formes. Nos aînées s'adaptent, contournent et fonctionnent par stratégie ; mais elles n'ont pas un discours frontal. Les jeunes sont plus directes, elles ne peuvent peut-être pas encore « officialiser » une parole radicale d'émancipation, mais elles sont demandeuses. Alors, oui, évidemment, c'est clair que mon rêve, c'est de voir un jour prochain la création de comités Ni Putes Ni Soumises dans différents pays d'Afrique ... !

Ni Putes Ni Soumises en Belgique

<http://www.niputesnisoumises.be/>

Site du mouvement français :

<http://www.niputesnisoumises.com/index.php>

Une saison Africaine

<http://aflit.arts.uwa.edu.au/SidibeFatoumata.html>

Interview de Fatoumata Sidibe dans Amina

<http://aflit.arts.uwa.edu.au/AMINAsidibe06.html>

L'Afrique écrite au Féminin

Ce site propose un survol des ouvrages publiés en français par les femmes écrivains du continent africain, au sud du Sahara. Il vous permet de découvrir leurs romans, leurs nouvelles, leurs pièces de théâtre, leur poésie, quelques textes inédits et des interviews.

<http://aflit.arts.uwa.edu.au/FEMEChome.html>